

LE MONDE POSTHUMAIN DE FREDERIK HEYMAN

Le grand public ne connaît pas encore son nom. Pourtant, les photographies et les créations 3D de Frederik Heyman font déjà le tour du monde. Après les géants de la mode et Lady Gaga, c'est au tour de Beyoncé de faire appel à lui. Autant de raisons de l'élire Professional of the Year lors de nos Belgian Fashion Awards.

Texte Wim Denolf

Il y a dix ans, Frederik Heyman, alors âgé de 29 ans, travaille en tant que photographe de mode. Le natif d'Anvers crée à l'époque des campagnes pour des marques comme Kenzo et Mugler, collabore avec le *Vogue* japonais et tire le portrait de célébrités telles que Kirsten Dunst et James Franco.

En 2013, il décide de se spécialiser dans la numérisation 3D et l'animation par ordinateur et devient créateur d'images multimédia, s'exprimant à travers la photo, la vidéo et les installations numériques. Son univers hyperréaliste en 3D, peuplé d'avatars et d'objets, s'étend aujourd'hui de projets artistiques à des missions commandées par de grands noms de la mode et de la musique. Y/Project, Burberry, Nike et Diesel ont déjà fait appel à lui, ainsi que des artistes comme Arca et Lady Gaga, qu'il a immortalisée nue et sous forme de cyborg pour *Paper Magazine*. Aujourd'hui, l'artiste impose sa signature partout, même lors de concerts. Cette année, il a notamment créé des visuels en 3D pour la tournée de la DJ Honey Dijon et a participé à la mise en scène du show *Renaissance* de Beyoncé, pour lequel, en plus des visuels, il a également imaginé des accessoires tels qu'un char lunaire et un coquillage de Vénus. « Pour moi, la boucle est bouclée, explique l'Anversois. Après mes études, quand je me suis lancé, je fabriquais moi-même mes décors.



CHARLIE DE KEERSMAEKER

J'achetais du matériel dans des magasins de bricolage et je construisais toutes les pièces dans mon atelier, avant de les intégrer dans de grands tableaux. Mais au fil du temps, mes idées sont devenues trop grandes pour que je puisse réaliser moi-même des installations physiques. Je voulais faire des choses qui ne pouvaient pas être réalisées dans la vie réelle. Je suis alors passé à la numérisation 3D et à la manipulation de photos. »

Votre travail évoque invariablement un monde imaginaire. Cette imagination vous animait-elle déjà enfant ?

Mes passe-temps favoris ont toujours été le dessin, le bricolage et la fabrication de figurines, des activités qui me permettaient de m'évader lorsque le monde réel me paraissait trop bruyant ou trop compliqué. Enfant, j'ai assez mal vécu le divorce de mes parents. De plus, je venais d'un milieu créatif, puisque ma mère avait étudié le graphisme et s'adonnait à la gravure et au dessin, tandis que ma grand-mère peignait. Personne n'est donc tombé de sa chaise lorsque j'ai annoncé vouloir faire une école d'art à 16 ans. C'est à ce moment que mon monde intérieur a trouvé un exutoire et que ma vie a vraiment commencé.

A l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, vous avez d'abord étudié l'illustration et le graphisme, avant de passer à la photographie. Pourquoi ces choix ?

J'ai longtemps envisagé de devenir peintre, mais cet art était trop lent pour moi : je voulais créer des choses tout de suite. Avec un diplôme en illustration et graphisme, je pouvais gagner ma vie, mais je ne me sentais pas prêt à entrer dans la vie réelle, et j'ai voulu poursuivre mon développement créatif. Je me suis donc donné deux ans pour expérimenter la photographie, et c'est là que tout s'est accéléré. Comme presque tout le monde à l'académie, je suis devenu mannequin pour les étudiants en mode, puis j'ai com- →



La pochette de l'album *Kick II d'Arca*, photographiée par Frederik Heyman en 2021.

FREDERIK HEYMAN

mencé à traduire leurs collections en images. J'ai adoré ça. Nous n'avions aucun budget, mais des créateurs comme Bruno Pieters proposaient toujours tout un véritable univers, et à l'intérieur de cet univers, je pouvais faire ce que je voulais.

Après vos études, vous avez travaillé comme photographe de mode pour des créateurs, des marques et des magazines en Belgique et à l'étranger. Comment avez-vous vécu cette expérience ?
J'ai collaboré avec des personnes fantastiques, mais les contraintes étaient de plus en plus présentes. Je rêvais de choses que je ne pouvais pas réaliser physiquement et je voulais travailler sur des thèmes autres que la mode. J'ai également eu du mal à accepter la nature éphémère de la photographie de mode – un éditorial ou une campagne nécessite parfois des mois de travail qui sont aussitôt oubliés – et le manque de défis. Une fois que l'on a trouvé la formule du succès, les clients en redemandent, et on finit par tomber dans la routine.

Comment en êtes-vous venu à la 3D ?
J'ai réalisé mon premier projet dans ce domaine avec le graphiste Wout Bosschaert en 2013. C'était une série de courts-métrages autour de la collection

du musée de la mode à Anvers. Ensuite, je ne me suis plus arrêté : je voulais m'émanciper de la photographie de mode et maîtriser moi-même la 3D. Sinon, j'aurais toujours dû partager ma vision des idées à d'autres, un processus chronophage pour lequel ma tête va trop vite. Je me suis enfermé pendant un an dans des manuels et des tutoriels, puis j'ai expérimenté intensivement les scans 3D dans mes projets personnels, jusqu'à ce que *Dust Magazine* me demande de réaliser des installations numériques avec des artistes belges comme Tamino et Rinus Van de Velde. Puis, les choses se sont enchaînées de nouveau.

Qu'est-ce qui vous attire tant dans la construction de mondes en 3D ?

En tant qu'illustrateur et photographe, j'aimais déjà travailler sur les narratifs et ajouter des éléments et des détails en conséquence. La 3D permet une créativité sans limites, car on peut augmenter sans cesse la résolution de l'image et pousser toujours plus les détails. Si, comme moi, vous ne faites pas partie des adeptes du *less is more* et que vous aimez enrichir chaque chose, cette superposition est une bénédiction. Mais c'est aussi une malédiction, car je n'arrive jamais à me dire qu'une image est terminée. Si je n'avais

pas de délais à respecter, je continuerais à travailler à l'infini sur mes créations.

Outre la technologie de pointe, les cyborgs ou les corps humains mécanisés reviennent dans votre travail. Le futurisme est-il l'une de vos passions ?

Je ne fantasme pas sur l'avenir en tant que tel, et encore moins sur les mondes de science-fiction ou dystopiques à la *Bladerunner*. Cependant, je vieillis, je découvre mes limites, et je suis de plus en plus fasciné par le posthumanisme : comment la technologie peut nous aider à transcender nos limites physiques et mentales. L'aspect émotionnel de ce phénomène me fascine. Par exemple, inspiré par la perte de mon père, j'ai réalisé une installation numérique dans laquelle un personnage humain porte un sac mortuaire sur son dos, un tapis roulant l'aidant à supporter ce poids. Mais je ne suis pas un fanatique des robots, bien au contraire. Mon sujet de prédilection est depuis longtemps le corps humain dans toute sa pureté. Quelles que soient les possibilités offertes par la 3D, il n'est pas possible de capturer à 100 % l'émotion du corps avec un avatar.

Vos créations exigent quelque chose du spectateur. Ce ne sont pas seulement



Beyoncé lors de sa dernière tournée *Renaissance*. Frederik Heyman a fourni des images mais aussi des accessoires tels que cette coquille de Vénus.

GETTY IMAGES

'Si je n'avais pas de délais à respecter, je continuerais à travailler à l'infini sur mes créations.'

de jolies images, mais des images qui provoquent parfois un malaise. Les marques adhèrent-elles facilement ?

J'aime distiller une certaine radicalité dans mes créations, et y apposer une signature claire. Notre monde visuel est tellement saturé et monotone qu'il me semble logique de proposer des clichés qui marquent. Les images ne doivent donc pas choquer, mais susciter des émotions. Heureusement, je n'ai plus besoin d'expliquer cela : les clients connaissent mon langage visuel. Pourtant, je ne travaille presque plus pour des marques. Celles-ci appliquent souvent une logique marketing axée sur les clics et les ventes, alors que je préfère de loin dialoguer avec des personnes qui ont une voix et une vision. C'est pourquoi j'aime travailler avec des artistes comme Arca. Elle reste toujours elle-même, et elle raconte des choses intéressantes et différentes en abordant le genre, la queerness et l'expérience trans.

Recherchez-vous consciemment des croisements créatifs ?

Cela dépend de l'échelle. J'ai déjà travaillé avec de grandes équipes créatives et cela

peut être très stimulant quand un directeur artistique ou un styliste ajoute une couche supplémentaire ou un élément inattendu. Mais je sais aussi que plus il y a de personnes impliquées dans un projet, plus votre propre vision et votre identité seront diluées. C'est pourquoi je préfère travailler en tête-à-tête avec des artistes : nous mettons tous deux nos références en commun et une symbiose se développe. Par exemple, j'ai développé un lien créatif intime avec le chanteur Mahmood, pour qui je fais beaucoup de couvertures, et la campagne 2019 de Y/Project est également née selon le même principe. Je connaissais déjà Glenn Martens, car nous avons étudié ensemble, et nous nous sommes donc immédiatement compris.

Pensez-vous appartenir à une école ou une tradition belge ?

La Belgique a une esthétique et un langage visuel moins distincts en termes de photo et de design que, disons, les Pays-Bas, donc je ne peux pas répondre à cette question. Je sais que mon travail est souvent qualifié de surréaliste. C'est le genre de catégorie dans laquelle les gens vous

placent s'ils ne comprennent pas immédiatement votre travail et s'ils le trouvent perturbant. En outre, j'ai toujours vécu à Anvers, mais même là, je ne vois pas immédiatement de lien avec le monde de l'art contemporain – mes influences, outre le posthumanisme, sont plutôt l'art classique, la technologie, la mythologie et les religions.

Malgré votre parcours international, vous vivez toujours à Anvers. Qu'est-ce qui vous retient ici ?

Avec mon compagnon, je rêve parfois de vivre à Los Angeles, mais je suis beaucoup trop attaché à Anvers pour partir. Ma famille et mes amis vivent ici, ce qui fait de cette ville mon safe space : un endroit où je trouve la paix et la stabilité et qui compense l'hyperactivité et l'agitation dans ma tête. De plus, Anvers est très enrichissante sur le plan créatif : cette ville s'impose dans de nombreux domaines sur la scène internationale. Mais je peux aussi y prendre du recul et m'y ressourcer. Il n'y a rien de pire pour la vision et l'individualité que de n'avoir nulle part où se retrouver. ●

Image promotionnelle
pour la tournée
Transmutation de
Honey Dijon, pour
laquelle Frederik
Heyman a fourni
les visuels.



**'Mon sujet de
prédilection reste
le corps humain'**